

Martin Parr, l'iconoclaste, expose ses images controversées à Paris

Article paru dans l'édition du Monde du 23.09.95

En deux expositions et un livre, le chef de file de la photographie britannique de reportage poursuit son enquête sur les modes de vie des classes moyennes. Après les loisirs, le rapport à l'argent, les goûts en décoration, cet anthropologue ausculte le tourisme et les habitudes culinaires

PHOTOGRAPHIE Martin Parr, photographe anglais de quarante-trois ans, présente à Paris deux expositions et un livre qui en font le chef de file de la nouvelle photographie de reportage. Le regard qu'il porte, depuis vingt ans, sur les classes moyennes et leurs habitudes de consommation, est pimenté par un traitement sans complaisance : couleurs agressives, humour méchant, détail précis et rebutant. IL EXPLIQUE, dans un entretien, comment il veut échapper aux chapelles de la photographie, en étant présent tout à la fois dans la presse, au musée, dans des livres, dans des expositions et en trouvant des synergies avec la télévision. ENSEIGNANT à l'école de Farnham, Martin Parr s'inscrit dans une tradition de la photographie britannique dont les représentants les plus marquants sont Paul Graham et John Davies.

Ce grand échalas un peu raide, portant chemise à carreaux et soquettes dans des sandales, ce potache à la mèche adolescente et au sourire généreux, est le photographe le plus tonique, le plus drôle, le plus méchant, le plus controversé du moment. Martin Parr, Londonien de quarante-trois ans, débarque à Paris avec une réputation d'iconoclaste et des images aux couleurs agressives. Les ennuis n'ont pas traîné. Lors du vernissage, au cossu hôtel Salomon de Rothschild, Henri Cartier-Bresson, grand manitou du reportage, n'a pu garder sa langue dans sa poche. Tous deux sont dans la même agence, Magnum, et pourtant, a dit HCB à Martin Parr, « nous appartenons à deux systèmes solaires différents. Et pourquoi pas ? »

Est-ce si sûr ? Depuis près de vingt ans, Martin Parr ausculte les modes de vie et attributs de l'animal humain. Les onze livres qu'il a publiés, plus proches du catalogue bon marché que du volume glacé, forment un ensemble cohérent. Et montrent l'étendue des dégâts de la société de consommation. Dès le début des années 70, il avait réalisé un sujet au titre évocateur Home Sweet Home où les couleurs du papier peint à fleurs étaient déjà envahissantes. Martin Parr a surtout déboulé sur la scène artistique en 1986, avec The Last Resort (« la dernière villégiature »), chronique des Anglais sur les plages montré au Centre national de la photographie (CNP) et aux Rencontres d'Arles. Ont suivi, entre autres, The Cost of Living (« les Anglais consommateurs », 1989), Signs of The Times (« les Anglais dans leurs intérieurs », 1992), Bored Couples (« couples qui s'ennuient », 1993).

VISITEURS FICELÉS

Martin Parr présente à Paris Small World (« le tourisme de masse », également en livre) et A to B (« le rapport des Anglais avec leur voiture ») au Centre national de la photographie. S'ajoutent, à la galerie du Jour, des petits formats encadrés dans des cadres dorés, sur la nourriture, plus proche du fast-food que d'un trois étoiles Michelin. Ce qui passionne Martin Parr, c'est la culture des classes moyennes, (middle class), ceux qui ont assez d'argent pour consommer à tout va mais pas assez pour le faire avec goût. Ils s'agglutinent sur une dalle de béton pour bronzer au milieu des détritiques, franchissent la Manche dans la journée pour remplir leurs caddies de packs de bière, achètent un canapé convertible beigeasse mais constatent,

comme cette Anglaise résignée dans *Signs of the Times* : « A chaque fois qu'on achète un truc, on se dit : ``Ça sera mieux``, et à chaque fois c'est pire. »

Prenons les touristes. Les images sont grosso modo construites de la même façon. En toile de fond, un monument, une ville, un site : la pyramide de Gizeh au Caire, la tour à Pise, le Parthénon à Athènes, Notre-Dame à Paris... Devant, ça se bouscule : un ballet de touristes embrigadés par un tour-opérateur, des visiteurs ficelés comme dans une oeuvre de Christo d'imperméables en nylon transparent, une jeune Occidentale livrée en pâture à des marchands du temple de Goa. Les vêtements des touristes trahissent une nationalité (casquette américaine), un voyage précédent (palmiers fluorescents) ou un achat récent (une coiffe de chef indien pour contempler le Grand Canyon).

On l'aura compris, le spectacle est au premier plan. Nombre de touristes se fichent du monument qu'ils découvrent par le filtre de caméras vidéos, de cartes postales ou de bibelots mal taillés. Le rapprochement site-touristes est explosif. Martin Parr accumule les détails qui façonnent un mode de vie, et montre combien la tribu des touristes est trop imprégnée d'une culture de la consommation pour pouvoir se confronter à des monuments qui leur semblent irréels. « PORNOGRAPHIE SOCIALE »

Sans doute Martin Parr a-t-il donné avec les touristes son reportage le plus classique. Dans une seconde série, *From A to B*, son propos est plus brut : soixante-dix automobilistes interrogés par la BBC sur leur relation à leur véhicule et photographiés par Martin Parr. Chaque portrait en situation est accompagné d'une citation du chauffeur qui colle à l'univers du photographe. Exemple : « Je conduis une Astra CDI et je suis un national businessman manager dans une fabrique de confitures, conserves et coffrets de dégustation. » Ou encore : « Ma femme savait que j'allais avoir une nouvelle voiture de fonction. quand je lui ai dit que c'était une Maestro Diesel Clubman, nous nous sommes assis et mis à pleurer vraiment à pleurer. Passer d'une Vaux Hall Cavalier à ce modèle-là, je me suis demandé ce que j'avais fait pour mériter ça. »

La confrontation texte-images est, comme pour *Signs of the Times*, instructive, dramatique, drôle. Martin Parr a franchi un dernier palier, à la galerie du Jour, avec ses aliments industriels, tous plus dégoûtants les uns que les autres : couleurs douteuses, saucisses luisantes, gâteaux nauséabonds. Autant de produits qui font partie de l'environnement quotidien, tout comme les tasses de café qu'il a imprimées dans le fond d'assiettes, accrochées à la galerie sur une tapisserie à fleurs.

Beaucoup reprochent à Martin Parr de se moquer, de mépriser ses semblables. Au point que la presse britannique a parlé de « voyeurisme poussé à l'extrême », voire de « pornographie sociale ».

Mais ces images sont salutaires quand trop de photographes, voulant croire que l'époque n'avait pas changé, continuent d'accumuler des photos tendres, douces et naïves sur un monde disparu. Quand trop de photographes sont attirés par les extrêmes « exotiques » la descente aux enfers dans les pays pauvres, les guerres ou les folies dorées d'Hollywood. Parr est dans le quotidien, le banal invisible ou que l'on ne veut plus voir. Le constat est sévère, effrayant mais lucide.

MICHEL GUERRIN